

## Bataille dans le Ciel de Provence

En ce beau jour du moi d'août 1944, j'avais douze ans. Avec mon frère Noël nous étions en période de grandes vacances. Le ciel était bleu azur il n'y avait aucun nuage, car il faisait un léger mistral comme souvent en Provence, « Notre cher Mistral ». On n'entendait les cris des hirondelles qui tournoyaient aux alentours de la ferme, avec le chant des cigales, sur les platanes qui entouraient la bastide.

Nous savions que les alliés avaient débarqué sur les plages de Provence. Tous les soirs nous écoutions « Radio Londres » « les Français parlent aux Français ». La station était volontairement brouillée par les Allemands, mais nous arrivions tout de même à entendre en prêtant l'oreille, malgré le « tilouli ! tilouli ! » Que faisait le brouillage. Nous étions donc au courant de l'avancée des troupes alliées, sur le front de Normandie et en Provence. Nous écoutions tous les messages personnels, qui étaient destinés aux forces françaises de l'intérieur les ( FFI ) : les messages disaient : « le chat miaulera deux fois ! » je répète « ! Le chat miaulera deux fois ! » Ou : « Le canard a quatre pattes ». Mon père nous dit plus tard après la libération, que lorsque était répété deux fois le même message, c'était le signal donné à certains résistants de passer à l'action. : faire des sabotages, sur les voies ferrées, routes, ponts – etc. Certains messages nous faisaient rire.

Tout à coup, un grand bruit de moteur d'avion vint couper le silence dans la plaine, mais ce n'était pas le bruit d'un seul avion comme souvent en cette période de guerre mais plutôt celui de plusieurs moteurs ensembles. Le feuillage des platanes nous empêchait de voir ; nous voilà tous à l'arrière de la ferme. Le ciel était dégagé ; ils arrivaient de l'Est, certainement de la base de Fréjus, une dizaine environ ou plus ?, toute une escadrille. Ils tournoyaient dans le ciel... certains prenaient de l'altitude, montaient comme une flèche presque à la verticale, dans une accélération stridente des moteurs... Très vite d'autres avions arrivèrent ( un autre type d'appareil ) : ils commencèrent à se tirer dessus. Nous entendions et voyions les mitrailleuses cracher le feu. Au dessus de nos têtes se déroulait un véritable combat aérien entre le village de Fuveau et la montagne Sainte Victoire, dans la plaine de la vallée de l'Arc.

Nous les petits nous étions ravis : nous regardions, bouche grande ouverte, à ne pas en croire nos yeux. Mon père nous fit accroupir pour



suivre le déroulement des combats. Mon frère Paul fauchait de l'herbe pour les vaches à une centaine de mètres : mon père lui fit signe de s'accroupir dans l'herbe. Mon frère aîné Marius, était planter au milieu du chemin de la Bastide : ma mère lui criait de ne pas rester là ; il risquait de recevoir un projectile, mais rien ne le fit bouger.

Les avions se battaient deux par deux, ils se poursuivaient, prenaient subitement de l'altitude dans un bruit de sirène épouvantable, plongeant en tirant des rafales de mitrailleuse, ils se livraient un combat infernal... On voyait tomber des morceaux de plexiglas ( sans doute du cockpit ) ; on apercevait même les cocardes rondes (bleu, blanc, rouge) des Spitfires de la Royal Air Force, ou les croix noires des Messerschmitt de la Luftwaffe allemande.

Une bataille aérienne se livrait sous nos yeux. Tout à-coup, mon frère Noël assis dans l'herbe à nos côtés, nous fit signe du doigt en direction de la montagne sainte Victoire, en criant : « Regardez ! Il y a un avion qui tombe ! » Effectivement une longue traînée de fumée noire zébrait le ciel, et l'avion disparu derrière la montagne.

Le combat faisait toujours rage. Les avions continuaient à se poursuivre dans une chasse folle, comme le font les hirondelles dans le ciel. Les mitrailleuses crépitaient... et nous les petits nous n'avions pas vraiment conscience de ce qui se passait au-dessus de nos tête.

Quelques secondes après le chute de l'avion, mon père nous fit remarquer qu'il y avait un point noir dans le ciel, juste au dessus de la montagne : « C'est un parachute ! » Nous dit-il : « Le pilote a dû sauter avant que l'avion ne s'écrase ! ». Un léger vent passait du nord au sud ; à l'altitude où se trouvait le parachutiste, il devait souffler plus fort, et le pousser vers le sud, c'est à dire dans notre direction ; le point noir se rapprochait de plus en plus... grossissait jusqu'à ce que nous pûmes distinguer, là, devant nous , le parachutiste que l'air balançait à la manière d'un balancier d'une horloge Comtoise, en direction du village de Fuveau..... et il disparus petit à petit derrière la colline.

A un moment donné, les avions se dispersèrent ; les uns se dirigèrent vers l'est sans doute vers Fréjus... Rejoindre la base des alliés, et les autres partirent vers l'ouest vers les bases allemande. Nous avons cru que la bataille était terminée, lorsque tout à coup nous entendîmes le bruit d'un moteur qui avait des ratés. C'était un avion allemand ; il volait très bas à une altitude de 100 mètres environ ; il venait de l'Est de la plaine de Trets, il passa entre les deux bastides, de Mr Faure, et la notre. Il se dirigeait droit



sur la Grande-Bastide : il fit un virage en épingle sur la bastide de Mr Silvy, et revint droit sur la nôtre. On voyait qu'il cherchait à se poser dans un champ. Au dernier moment le pilote redressa son avion : lorsqu'il passa devant nous, il n'était qu'à une vingtaine de mètres d'altitude. Le moteur avait de plus en plus de ratés.

Mon frère Paul était en compagnie d'un voisin Raoul Malet, qui travaillait dans un champs d'à côté et était venu le rejoindre. Dans un réflexe de peur, ils se jetèrent ventre à terre, tandis que l'avion qui passait quelques mètres au dessus d'eux, traversa ensuite le champ en rase motte. Il accrocha légèrement une rive qui se trouvait perpendiculaire à sa trajectoire entre les deux champs, et fini par atterrir avec fracas sur le ventre dans un immense nuage de poussière, dans un grand champ de melons devant la bastide du père Malet.

Nous voilà partis en courant les quatre frères et Raoul Malet, en direction de l'avion. Ma mère qui était venue nous rejoindre à la fin des combats, après être resté cachée dans la maison de peur, nous voyant tous se mit car elle avait peur que l'avion explose. Elle supplia mon père de nous faire revenir, mais en vain.... car nous étions déjà arrivés sur les lieux.

Noël et moi étions les premiers, mais à l'entrée du champ de melons, à une cinquantaine de mètres de l'avion nous eûmes un temps d'arrêt, vite rejoint par les trois autres. Raoul qui était le fils du propriétaire de la melonnière s'approcha.

Nous l'avons tous suivi, malgré notre crainte :c'était un pilote allemand, et nous ne savions pas quelle serait sa réaction. Nous l'avions vu sortir du cockpit avec une certaine facilité, car l'avion était sur le ventre, l'extrémité de l'aile droite touchant le sol un peu comme un planeur à l'arrêt. il n paraissait pas être blésé .

Mr Malet le père de Raoul, était arrivé également l'avion étant tombé à une cent mètres environ devant sa bastide. Nous nous sommes approchés.....L'aviateur nous regarda un peu étonné qu'il y ait tout ce monde autour de lui. Il sortit de l'étui son pistolet, un (Luger), qu'il mit sur l'aile de l'avion, puis il déploya une carte et il désigna du doigt l'endroit où il se trouvait approximativement, en sollicitant notre avis. Marius et Raoul lui indiquèrent sur la carte le village de Fuveau : il nous fit comprendre par des gestes qu'il voulait téléphoner.... Un peu plus loin se trouvait Mr Mulatiéri : il était le seul dans le coin à avoir le téléphone. Nous lui avons donc désigné l'endroit : il remit alors le Luger dans son étui, et nous dit en allemand « Beachtung nichts zu berrührent ! » Personne n'avait rien



compris à son charabia. En réalité, il nous avait dit. Attention ne touchez à rien ! Défendu ! » Et le voilà parti vers la scierie...

Lorsqu'il fut assez éloigné, nous nous sommes tous approchâmes de l'appareil, pour voir de plus près l'intérieur du cockpit. Quelques minutes plus tard le pilote fut de retour : il nous fit comprendre que quelqu'un allait venir.

Peu après arrivaient des gens des bastides environnantes, et du village. Personne ne regardait où il mettait les pieds, et M Malet se faisait du souci pour sa récolte de melons.

Vers le soir, un camion de l'armée, allemande arriva à la bastide des Malet : il en descendit deux soldats qui étaient en garnison à Fuveau, deux vieux soldats, venus pour assurer la garde de l'appareil. Le soir il n'y avait plus personne autour de l'avion. Restaient les deux sentinelles, Noël et moi, nous avons sympathisé avec les deux soldats. A notre âge, nous ne faisons pas trop la différence, entre un soldat allemand ou autres ; nous savions qu'ils étaient nos ennemis, mais sans plus.

Les deux soldats étaient postés là avec leur fusil de marque « Mauser » « Plus tard, en 1952 lors de mon service militaire à Carpiagne près Cassis j'eus le même fusil de récupération à l'ennemi ». Avec Noël nous approchions de plus près de l'avion, pour regarder à l'intérieur du poste de pilotage. j'examinais le tableau de bord, ses manomètres, les cadrans, les manettes. Aux pieds il y avait comme des pédales, « j'ai appris plus tard que c'était des palonniers qui servaient pour la manœuvre de l'appareil » Au centre devant le siège du pilote un levier « manche à balai » avec une poignée à l'extrémité et au-dessus de cette dernière, un gros bouton de couleur rouge. Je demandai au soldat en faisant signe du doigt en direction du bouton : il me fit comprendre en disant : « tatatatata – tatatatata ! » Je compris que c'était la commande des deux mitrailleuses, qui se trouvent au centre des deux ailes, et que j'avais déjà repérée depuis longtemps. Il nous fit comprendre qu'il ne fallait surtout pas toucher à ce bouton, en nous disant, défendu, « Werboten ! ».

Nous étions émerveillés car c'était le premier avion que nous voyons de près, et à notre âge cela marque à tout jamais les esprits. Mon frère était penché à l'intérieur du cockpit, lorsqu'un des soldats lui tapa sur l'épaule, et lui demanda en lui faisant des signes s'il voulait s'asseoir sur le siège du pilote. Mon frère Noël tout étonné lui fit signe que oui : il le prit sous les aisselles, le souleva, et voilà mon frère assis dans le cockpit à la

place du pilote. Le soldat lui fit signe de ne rien toucher ; surtout pas le bouton rouge , ce qui aurait déclenché un mitraillage dans le champ de melons du père Malet. Noël me regardait ; il était heureux. Quelques minutes plus tard le soldat l'aida à sortir. Je crus que c'était à mon tour de me mettre dans le siège, mais à cet instant une voiture allemande arriva sur le chemin de la bastide. Les hommes nous firent écarter de l'appareil. Un soldat traversa le champ pour se diriger vers nous : il était chargé de porter la gamelle pour le repas du soir, et deux couvertures pour la nuit. Ils discutèrent un moment tous les trois, et il repartit comme il était venu. Les deux autres s'installèrent pour prendre leur repas du soir, et moi je restai là en pensant qu'il allait me faire asseoir comme mon frère au poste de pilotage. Mais il n'en fut rien : j'étais déçu et surtout jaloux de mon frère.

Nous restâmes encore un moment, mais le soir tombait : il nous fallait rentrer à la maison. Avant notre départ, un soldat nous fit comprendre qu'il devait dormir dans la rive au côté de l'appareil. Il nous fit signe avec les mains qu'il voulait quelque chose pour mettre à terre : nous avions compris. Nous sommes donc partis à la bastide chercher quatre sacs de jute, que nous lui avons apportés. Il nous remercia, puis nous sommes rentrés à la maison. Tout au long du repas, nous n'avons que discuté de cette bataille aérienne.

Qu'était-il devenu du pauvre parachutiste, qui se balançait dans les airs, depuis la montagne sainte Victoire, après avoir disparu de notre regard, derrière la colline qui nous sépare du village de Fuveau ? qu'est-il devenu ?

